

En couverture

# LE RETOUR À LA TERRE



**Les grands musées la négligent. Qu'importe ! Comme autrefois Miró ou Picasso, les plasticiens font de la céramique un art, pas de la déco.**

Qui dit céramique pense bibelot. Or, depuis quelques années, le « bibelot » fait un retour en force sur les stands des foires d'art contemporain les plus prestigieuses. La céramique aurait-elle cessé de symboliser le mauvais goût pour devenir un accessoire à la mode ? Pour éclairer ce regain d'intérêt, la conservatrice du patrimoine Camille Morineau et l'historienne de l'art Lucia Pesapane dressent un panorama de ce médium : une histoire chronologique, thématique et géographique, qu'elles racontent à travers plus de cent artistes et deux cent cinquante pièces, exposées à la Maison rouge et à la Cité de la céramique. Si celle-ci est in, comment est-elle devenue out ? Selon la définition donnée par la Manufacture nationale de Sèvres (l'institution qui fait autorité en France), la céramique désigne « l'ensemble des objets fabriqués en terre qui ont subi une transformation physico-chimique irréversible au cours d'une cuisson à température plus ou moins élevée ». Dans cet énoncé, un mot explique le désintérêt des musées et des historiens de l'art pour ce procédé : la « terre », un matériau pas assez noble (contrairement au marbre ou au bronze) pour générer l'achat d'une pièce par une institution. Cette indifférence s'installe jusqu'à la fin des années 1980, époque où « les plasticiens, lassés des pratiques qui mettent de la distance entre l'artiste et le médium, tels la vidéo ou le numérique, cherchent à nouveau à créer avec leurs mains », déclare Lucia Pesapane. Elle ajoute : « Ils découvrent alors que, s'ils maîtrisent la matière, ils ne peuvent maîtriser le feu, une fois leur œuvre mise au four. Et ce degré d'imprévu peut-être fascinant. »

En écho aux propos de la commissaire, Johan Creten (né en 1963), une star de la céramique contemporaine, confie que la recherche de beauté et le côté sensuel de la matière, deux ingrédients tabous, font aussi partie des raisons qui l'ont incité à travailler la terre et le feu en 1986. Alors étudiant à l'académie des Beaux-Arts de Gand, en Belgique, il remarque que la classe de céramique est toujours déserte. « J'ai tout de suite su que j'avais une place à prendre, qu'une révolution était possible », poursuit-il. D'autres, avant lui, s'y sont employés. Ce matériau facilement maniable accompagne en effet toutes les avant-gardes. En 1894, Gauguin modèle des sculptures-vases et « un morceau exceptionnel qu'aucun céramiste n'a fait jusqu'à ce jour », écrit-il à propos de la statue *Oviri*. Rodin y recherche les contours du visage déformé de la *Pleureuse* tandis que, dix ans plus tard, le marchand de tableaux Ambroise Vollard incite toute sa colonie de fauves,

dont Bonnard, Derain, Matisse, Maillol, Rouault et Vlaminck, à expérimenter auprès d'un maître céramiste. Mais il faudra attendre les œuvres monumentales de Miró ou de Picasso - qui, s'y consacre exclusivement entre 1948 et 1955 à Vallauris - pour que la céramique quitte le domaine de l'artisanat pour celui des arts plastiques. Fini la décoration d'objets utilitaires (assiettes, plats, bols, vases...), la céramique devient sculpture. Cependant, hormis quelques têtes d'affiche, elle reste boudée des musées français.

Le tour d'horizon présenté par « Céramix » à la Maison rouge démontre que, en dehors de l'Hexagone, la céramique ne provoque pas le même désamour. « Il existe trois grandes écoles, précise Lucia Pesapane. Elles se développent à Albisola, dans le nord-ouest de l'Italie, sur la côte ouest des Etats-Unis avec notamment Robert Arneson, et à Kyoto, au Japon, où se forme le groupe SoDeisha. » Trois centres, sur trois continents, dont les productions se révèlent totalement différentes. « La céramique américaine est figurative et adopte les couleurs du pop art ; elle est minimaliste et monochrome au Japon, informelle en Italie », précise la commissaire. Petite commune située à plus de cinq cents kilomètres de Rome, Albisola doit sa réputation à la publication, en 1938, du manifeste futuriste de Marinetti et de Tullio D'Albisola, *Céramique et aérocéramique*. C'est là que se rend Lucio Fontana, connu pour ses toiles lacérées, afin de créer des sculptures spatiales, des œuvres qui lui permettent de prendre ses distances avec le régime fasciste.

Quelques décennies auront suffi aux artistes pour glisser de la mise à distance à la critique

sociale et politique. Quand, en 1992, le sculpteur Thomas Schütte présente à la Documenta de Cassel (rendez-vous quinquennal de la création contemporaine) le groupe *Die Fremden* (« Les Etrangers »), composé de personnages grandeur nature en forme de vases, il s'interroge sur l'identité nationale d'une Allemagne tout juste réunifiée. Quand Ai Weiwei orne ses amphores du logo Coca-Cola, il témoigne du recul des valeurs de la Révolution culturelle face à la toute-puissance du capital. Quant à Johan Creten, il aborde régulièrement les questions liées à la montée de l'extrême droite, à l'homosexualité, au racisme. « La terre, ce matériau vulgaire que j'utilise quand je réalise une sculpture comme Burqa, peut aussi évoquer les racines, la terre d'accueil, le droit du sol. » Les femmes s'emparent également de ce médium pour dénoncer leur condition, d'autant plus facilement que la céramique est traditionnellement liée au domaine féminin. A Hannah Wilke qui, dès 1967, exposait à New York des terres cuites en forme de vagin répondent les sculptures ostensiblement sexuées d'Elsa Sahal (née en 1975) : sa *Fontaine* - qu'elle surnomme la Pisseuse - révèle le corps d'une petite fille haute de trois mètres, un jet d'eau giclant de son sexe.

Incontestablement, en 2016, la céramique séduit et obtient les faveurs des collectionneurs. Johan Creten n'en continue pas moins son combat « pour qu'un jour, une expo comme « Céramix » ne soit pas accueillie dans une fondation privée ou dans une manufacture de porcelaine, mais dans un musée national comme le Centre Pompidou ». La céramique ? Un art à la mode, mais pas encore sorti du ghetto. — Sabrina Silamo

De gauche à droite : Femme à la mantille, un vase de Pablo Picasso, 1949 ; L'Homme parlait, de Johan Creten, 1993 ; et Akoda, de Chieko Katsumata, du groupe japonais SoDeisha, 2015.

## « Céramix. Art et céramique, de Rodin à Schütte »

Jusqu'au 5 juin | 11h-19h, nocturne jeu. jusqu'à 21h | La Maison rouge, 10, bd de la Bastille, 75013 Paris | 01 40 01 08 81 | lamaisonrouge.org | 7-10 € | La Cité de la céramique, 2, place de la Manufacture, 32 Sèvres | 01 46 29 22 00 | sevresciteceramique.fr | Jusqu'au 12 juin | 11h-17h sf mar. | 2-8 €.

